

# Un homme qui revient de loin

Par Jean Lods

## This must be the place

Un film de Paolo Sorrentino  
(Italie 2011; durée, 1h 58)  
Prix du Jury œcuménique  
au festival de Cannes 2011

### Avec

Sean Penn (Cheyenne)  
Judd Hirsch (Mordecai Midler)  
Eve Hewson (Mary)  
Kerry Condon (Rachel)  
Frances Mc Dormand (Jane)



Par rapport à ses prédécesseurs, ce prix du Jury œcuménique de Cannes entre davantage dans la catégorie d'Adoration d'Atom Egoyan ou de *Caché* de Michael Haneke que dans celle des *Hommes et des dieux* de Xavier Beauvois : *This must be the place* fait partie de ces films qui ne s'offrent pas au premier regard et ne se laissent que progressivement apprivoiser. Ici, pas de rassurant parcours scénaristique fléché dont on peut anticiper les étapes soigneusement articulées, mais une déroutante sensation de puzzle aux pièces éparpillées ou manquantes, ou encore d'édifice à l'architecture déconstruite. Mais un tel choix n'est pas gratuit, ni destiné à perdre le spectateur. Cette déconstruction est à l'image du héros du film, ce Cheyenne à la cinquantaine dépressive, star du rock à la retraite, dont Sean Penn fait un personnage inoubliable : maigre, vêtu de noir, le dos voûté et les jambes en arceaux, la figure blafarde dans un nid de chevelure broussailleuse, la bouche maquillée de rouge, la lèvre inférieure crachotant obliquement un souffle pour chasser une mèche obstinée, traînant derrière lui une valise de cabine à roulettes et répétant : « *Il y a quelque chose qui ne tourne pas rond ici* ».

C'est lui, bien sûr, qui ne tourne pas rond. Et c'est sur la mécanique grippée de ce Cheyenne à bout de tout que Sorrentino verse l'huile de la



réconciliation avec le passé, car tel est le sujet de son film : *This must be the place* raconte la quête d'un homme qui, quittant le château isolé dans la campagne irlandaise où il s'est enterré et vit reclus avec sa femme, se rend aux États-Unis, d'abord pour assister aux obsèques de son père, un rescapé de l'Holocauste, puis se lance à la recherche de l'ancien nazi qui était le bourreau de ce père. Ceci dit, Sorrentino se garde bien de se perdre dans une histoire de quête du père classique. Avec lui, on est davantage dans le réalisme transcendanté que dans la reconstitution appliquée. Déjà en raison de ses images très travaillées, dont la composition des lignes, le

choix des focales et les couleurs flirtent à l'évidence avec le pop'art et l'hyperréalisme américain. Ensuite par son récit lui-même qui, par son côté elliptique, caricatural, toujours décalé, et par le personnage excessif sur lequel il repose, fuit tout naturalisme pour basculer insidieusement vers le conte. Un conte à l'issue duquel le gothique Cheyenne, jusqu'alors pétrifié dans une image d'enfant à vie, se voit délesté du poids de son histoire comme le prince d'un conte se trouve libéré du maléfice qui le retenait prisonnier.